



Le maître du jeu et du langage

Elodie Malassigné-Lainé

Je suis orthophoniste et à priori, j'ai été formée pour – savoir y faire – avec les enfants. Mais Simon, lui, ne partage pas cet avis. Déterminé à m'enseigner, il m'indique mes faux-pas et le chemin pour l'accompagner.

Énonciation et créations langagières

Lorsque je rencontre Simon, âgé de 6 ans, il se saisit d'emblée d'une maison à quatre portes et quatre clés. Il passera la séance et les suivantes, plié en deux par terre, dos à moi, à ouvrir et fermer les portes. La plupart du temps silencieux, Simon me défend de l'approcher, me tournant le dos si je me place à ses côtés.

Si j'interviens avec des petits personnages, il se met à crier : « non, pas toi ! » ou m'ordonne : « toi, tu retournes t'asseoir ». Je me place alors légèrement en retrait avec des personnages que je fais parler.

Il divise l'espace où chacun doit être à sa place : il joue seul, pour lui-même, je dois en faire autant. C'est ainsi qu'au fil des séances, Simon construit son rapport à l'Autre : un Autre dénué d'intentions, neutre dans son désir. Dans ces conditions et de cette place assignée par Simon, je peux lui faire entendre des signifiants.

A l'occasion, je scande des interjections ou des onomatopées à partir de son propre jeu.

Quand il s'en saisit, je lui demande si je peux venir jouer avec lui. Sa réponse est toujours catégorique : « non, tu ne peux pas ».

Un jour, m'installant à ses côtés, il rectifie : « toi, tu ne joues pas » mais accepte que je le regarde jouer. Pour la première fois, au bout de quatre mois, il s'adresse à moi pendant qu'il joue. Je deviens un objet intégré à son propre jeu, un témoin pour expliquer le déroulement de son jeu : « il va aller voir le directeur parce qu'il a fait des bêtises », « Hey Elodie, il va prendre la moto, lui va prendre son vélo. Eux, ils vont prendre leur bang ».

Son énonciation est ponctuée de néologismes tel que « il va mécobine », « toi tu vas rentrer dans ta lampe » (l'objet nommé « lampe » est en fait un carton vide). Je l'écoute avec attention et pointe mon étonnement : « ils vont où ? », « ils vont prendre quoi ? » Il répète, sûr de lui : « ils vont prendre leur bang », « il va mécobine ». Je m'incline : « Ah bon d'accord ».

Depuis un mois, il consent à ce que nous jouions ensemble et, plus apaisé, il peut accepter mes interventions. À partir de ses éléments un peu disparates, j'essaie de construire de petites histoires.

À l'image de son énonciation, les séances se déroulent de manière décousue. Ainsi depuis le début des rencontres se dégagent quatre temps qui se chevauchent avec celui de la maison et des personnages.

Le rebord de la fenêtre

Les quatre premières séances sont ponctuées par des allers-retours entre le jeu de la maison où Simon est par terre plié en deux et le rebord de la fenêtre sur lequel il se hisse pour regarder l'extérieur. Chacun est à sa place, Simon, est assis sur le rebord de la fenêtre, je suis debout à côté, à décrire ce qui nous entoure. Dans ces moments-là, il s'apaise. Il s'appuie sur ma description, écoute mon organisation du monde. Il peut se situer grâce aux signifiants.

À fin de la quatrième séance, je lui annonce qu'il doit retrouver sa maman. Insistant devant sa réponse négative, il s'énerve et lance : « pédé ! ». Interloquée, je ne trouve rien à répondre. Il répète « pédé ! ». Je rétorque : « pour que je sois pédé, il faudrait que je sois un garçon ». Loin d'être une réponse, mon dire ne boucle pas la séance. Je m'aperçois à quel point la coupure chronologique - « maintenant tu vas retrouver ta maman... » - convoque l'injure. J'aurais pu ne rien ajouter tant l'injure ne m'était pas adressée, m'indiquant plutôt l'irruption de l'intention de l'Autre, du caprice de l'Autre du sujet psychotique. Quand la jouissance de l'Autre survient, ce terme lié à cette jouissance est une façon de la nommer.

Le placard

La séance qui suit, Simon se remet à terre, plié en deux. Comme à chaque séance, il a sorti le jeu de la maison et les caisses de jeux du placard. Alors qu'il joue dos à moi, il se glisse soudainement dedans pour en ressortir en me lançant : « à toi ! ». Docile, je rentre dans le placard mais je dépasse, il ne peut refermer la porte. Au bord des larmes, il s'énerve et me pousse dedans. À moitié dans le placard, je lui montre à nouveau que je suis trop grande. À ma grande surprise, il se calme et décide de s'y cacher lui-même. Il ferme la porte et dit : « je veux sortir ». J'ouvre la porte en énonçant « coucou ! ». Il sourit et referme la porte. Simon répète ce jeu qui le tranquillise ; il le renouvellera en intervertissant sa place (dans le placard) avec des petits objets et en se substituant à la mienne (à l'extérieur). Il refuse mon intervention.

Sous mes yeux, Simon met en place la chaîne du langage en élaborant de façon métonymique une chaîne signifiante.

L'hypothèse de nomination de la jouissance

Sans transition, Simon prend une marionnette, la mord et la jette violemment. Je la ramasse et la fais parler : « aïe, tu m'as fait mal ». Je m'adresse ensuite à la marionnette : « peut-être que Simon veut devenir ton ami ». Il lui fait alors un bisou, mais la remord aussitôt et se remet à crier « non, je suis pas ton copain ». Je poursuis en le questionnant sur son copain d'école. « J'ai pas de copain à l'école » me dit-il. Après quelques minutes de silence, il se met à crier « pas toi, pas toi Elodie. Tu es punie, je veux plus te voir Elodie, tu es punie ». Il me pousse hors de la pièce et ferme la porte. Il la rouvre en interrogeant : « t'es calmée Elodie ? Tu reviens. Tu dis pas ces insultes-là, sinon t'es encore punie. OK ? ». S'ensuit un va-et-vient de « je te mets dehors, je te fais rentrer ». Simon est très angoissé.

Lors d'une autre séance, je refuse d'obéir à son injonction : « t'es punie, tu sors ! ». Il s'empare de mes clefs situées sur un coin de mon bureau et s'enfuit en courant pour se rendre dans la salle de réunion du CMP. Je le rejoins, reprends mes clefs et le tiens par la main pour rejoindre mon bureau. « J'te tiens pas la main » me dit-il et me redemande les clés. Je lui dis non. Au bord des larmes, il se met alors à crier : « je veux les redonner à Elodie !!! ».

Surprise, je rectifie : « Mais... je suis Elodie ! ». Il me répond calmement, mais très fermement : « Non, tu n'es pas Elodie ! ». Je n'insiste pas. Arrivé dans le bureau, il se précipite dans le placard et ferme la porte. Quand il ressort, il est calme, le visage détendu. Il me dit : « Elodie, y'a Norzine, il a pris tes clefs ! » et prenant le téléphone, il appelle la police. A son : « Allo ? », j'interviens en chuchotant : « c'est bon, j'ai récupéré mes clefs, tout va

bien. ». Il répète : « elle a récupéré ses clefs, tout va bien. ». Il raccroche. J'arrête la séance là-dessus.

À l'instar de «pédé», les énoncés « pas toi, pas toi Elodie » ou encore « tu n'es pas Elodie » semblent être une réponse au surgissement du réel. Quand je fais des bêtises, quand je ne suis pas docile, ce n'est plus moi, mais un Autre méchant, dangereux et insupportable qui fait irruption

Pour Simon, le signifiant « Elodie » nomme les objets qui condensent un certain type de jouissance. Son « Elodie » serait une façon de nommer son Autre, lui-même, sa jouissance débordante, dangereusement grimaçante.

Le miroir

Suivront cinq-six séances qui seront rythmées par ces envies de me punir et de me mettre dehors. Alors qu'il me fait sortir/entrer une énième fois dans le bureau, il m'assoit avec autorité sur une petite chaise et découvre le miroir derrière moi. Tout en grimaçant devant le miroir, il me punit, me tape, se jette sur moi. Dans le miroir, Simon ne se voit pas, il rencontre le surgissement de la jouissance mauvaise et grimaçante.

Dès le début de la séance suivante, il me prévient : « tu ne dois pas faire de bêtises aujourd'hui Elodie, sinon tu vas encore aller dehors ». À peine assis, il crie : « t'as fait une bêtise, je vais appeler le directeur ». Il veut me mettre dehors. Comme je m'y oppose et lui rappelle que nous nous rencontrons ici dans cette pièce, il s'ensuit un corps à corps où il se jette sur moi. À ce moment, il s'aperçoit de nouveau dans le miroir. Il s'écarte de moi et tout en se regardant, se met à courir vers l'intérieur de la pièce. Comme il court, il sort du champ du miroir : il ne se voit plus. Je décide de courir à mon tour, mais sur place et de rire en me regardant. Surpris, apaisé aussi, il m'imité. Se met en place un jeu de « attrape-moi » en courant sur place. Cette Autre grimaçant s'adoucit quand je prends la décision de me placer devant le miroir, de me regarder courir sur place et de me sourire : l'Autre n'est alors plus dangereux, et grimaçant. Il devient souriant. Simon peut « jouer » avec cet Autre et jouer avec l'autre.

L'ascenseur et les étages

Ces moments se suivent et en même temps se chevauchent. Ainsi, l'ascenseur et les étages constituent un fil conducteur pour Simon. Au début des séances et pendant plusieurs mois, il se montrait prolix au moment de sortir les jeux du placard. Il posait un tas de questions du type : « T'habites où ? Ici ? », « Avant t'habite à quel étage ? Et maintenant ? », « Et ici, c'est quel étage ? Et en bas, c'est quoi ? Et en haut ? ». Chaque début de séance était ainsi marqué par ces questions qui n'appelaient aucune réponse.

Lorsqu'il se mettait dos à moi, en jouant avec la maison, il interrompait parfois son silence par des : « Il habite au deuxième et lui au troisième. » Simon assigne à chacun, sa place, son étage : le sien, le mien, celui de l'Autre, celui des autres.

Aujourd'hui, ses personnages comme les miens continuent de prendre l'ascenseur dans le placard. Un accord tacite le conduit à accepter « mes petites histoires » à condition que nos personnages prennent l'ascenseur. Une fois ces positions de chacun attribuées et acceptées, la jouissance peut se nouer au symbolique. Certains mots servent à le protéger du réel, à organiser, et symboliser le monde.

Simon m'indique comment il peut quitter le bureau pour boucler la séance : tous les personnages prennent l'ascenseur et rentrent chez eux. Simon referme alors la porte du placard et peut quitter la pièce. Il m'apprend à devenir son partenaire de jeu, un Autre facile. Il me force à parler sa langue, c'est vital afin de ne pas voir la jouissance mauvaise et

grimaçante faire irruption. Petit à petit, il me montre qu'à force de docilité se noue et se renoue autrement le réel, le symbolique et l'imaginaire. Simon peut alors se lier aux autres et se sentir faire partie d'un monde.

